

« La mort, le visible et l'invisible »

Au Musée d'ethnographie de Genève puis au Festival de la Cité à Lausanne, Juliette Kempf explore les rites funéraires à travers le théâtre et le chant. Interview.

Corinne Jaquiéry

> [l'article en ligne](#)



Les quatre interprètes de la pièce de Juliette Kempf
Crédit photo Bastien Capela

« Plus je travaille sur la mort, plus j'éprouve la beauté de la vie. » Juliette Kempf

La mort est une question qui habite la metteuse en scène française Juliette Kempf depuis très longtemps. Pas à cause d'un deuil précoce, mais comme interrogation métaphysique. L'artiste a commencé le butô à 16 ans, une pratique qui interroge déjà les frontières entre présence et absence, visible et invisible, avant de vivre deux expériences déterminantes: la veillée de sa grand-mère après son décès, durant laquelle elle s'est mise à chanter toute la nuit auprès d'elle, et, quelques années plus tard, la crise sanitaire. Elle présente *L'Enveillée* au Musée d'ethnographie de Genève (MEG) puis au Festival de la Cité. Entretien.

Que s'est-il passé lors de la veillée de votre grand-mère ?

Juliette Kempf : Sans l'avoir prévu, j'ai chanté pendant des heures. Des chants sacrés en latin, en grec, en arménien. Je ne suis pas chanteuse de formation, mais cela s'est imposé naturellement. C'était un moment très vivant, lumineux, profondément apaisant. J'étais auprès d'une personne morte et pourtant je ressentais une grande intensité de vie.

La pandémie a-t-elle été un déclencheur ?

Oui. J'ai été bouleversée par l'impossibilité, pour beaucoup de familles, d'accompagner leurs proches mourants ou de vivre des funérailles dignes. J'y ai vu une négation de la nécessité humaine des rites. Cette colère a nourri mon désir de création, même si le spectacle ne travaille pas la colère. Il cherche plutôt à rappeler ce qui nous aide à traverser ces passages.

Comment cette réflexion s'est-elle transformée en matière artistique ?

Nous nous sommes intéressés aux rites funéraires de nombreuses cultures, notamment à travers les archives sonores du Musée d'ethnographie de Genève. Très vite, le chant est devenu l'axe central du projet. J'avais découvert sa puissance auprès de ma grand-mère; je voulais comprendre sa fonction dans les rituels du monde entier.

Qu'avez-vous découvert ?

Des constantes étonnantes. Par exemple la lamentation, présente dans des traditions très éloignées les unes des autres. C'est une manière de mettre le pleur en musique, de lui donner une forme, un rythme. Cette transformation du cri en chant permet de traverser l'émotion plutôt que de la subir. La répétition occupe aussi une place importante dans le spectacle. Parce qu'elle transforme. Dans de nombreux rituels, on répète les mêmes phrases ou les mêmes motifs mélodiques pendant longtemps. Cette répétition n'est pas statique: elle modifie progressivement l'état intérieur. On passe du chagrin brut vers une forme d'apaisement. Nous avons éprouvé cela nous-mêmes durant le processus de création.

Le spectacle reprend-il des chants traditionnels ?

Nous nous en sommes inspirés, mais rien n'est reproduit tel quel. Le travail s'est construit au plateau avec quatre artistes, deux issus du chant et deux du théâtre. A partir d'improvisations, nous avons élaboré une partition à la fois musicale et théâtrale.

Comment avez-vous traduit ce cheminement sur scène ?

Le spectacle suit un mouvement continu: du pleur à la lamentation, puis à la consolation et enfin à une forme de joie. La scénographie accompagne cette évolution. Les interprètes évoluent dans un espace recouvert de coton écru; les lumières glissent lentement, pouvant passer du gris à l'or. Tout est pensé comme une traversée, sans rupture brutale.

Vous avez également travaillé en soins palliatifs. Quelle place cette expérience a-t-elle eue dans la création ?

Elle a été essentielle. Nous sommes allés chanter et dire de la poésie dans une unité de soins palliatifs à Nantes. Nous voulions comprendre ce que le chant peut apporter aujourd'hui, au-delà des traditions. Cela a profondément nourri notre réflexion et transformé notre rapport à la fin de vie.

***L'Enveillée* est-il un spectacle destiné aux personnes endeuillées ?**

Je préfère rester prudente. Ce n'est pas un spectacle thérapeutique. Il peut agir comme une catharsis, mais chacun arrive avec son histoire et son propre rythme. Certaines personnes s'y reconnaissent profondément, d'autres gardent une distance plus esthétique. Il faut simplement accepter d'être traversé par l'émotion.

Comment le public l'a-t-il accueilli ?

Très intensément. Des spectatrices et des spectateurs nous disent que le spectacle continue de les accompagner plusieurs semaines après la représentation. D'autres ont simplement été touchés par sa dimension poétique ou l'ont trouvé trop bouleversant. Mais personne ne semble y rester indifférent.

Pourquoi ce titre, *L'Enveillée* ?

Je pensais à la veillée de ma grand-mère et à la figure du veilleur. J'ai imaginé ce mot pour dire l'état d'une personne entourée par la veille, par cette présence attentive qui accompagne le passage. Je l'ai mis au féminin en pensant à elle, mais aussi à l'âme de la personne que la veille vient protéger.

Comment ressortez-vous de ce processus ?

Encore plus vivante. Sincèrement, ce travail a été une joie et l'équipe est extraordinaire. Une amitié profonde s'est tissée. Aborder ce sujet avec nos cœurs et nos compétences artistiques a été riche et beau. Plus je travaille sur la mort, plus j'éprouve la qualité et la beauté de la vie. Je suis heureuse de partager cela. Dans l'équipe, nous avons remarqué que nous ne craignons plus d'aborder ces sujets avec nos proches endeuillés. On peut être un soutien imprévu car le sujet ne nous effraie plus. Une des actrices veut même se former pour être célébrante funéraire.

Le 26 juin, 19h et le 27 juin, 21h, une veillée autour des archives sonores (performance), MEG, Genève.

Festival de la Cité. Lausanne Cathédrale, 1er et 2 juillet, 7 h.